

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 46

Artikel: Les petits émigrants
Autor: Blanc, J.-J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On ne se figure pas les difficultés auxquelles s'achoppe le savant qui court le pays pour étudier les patois. Là où l'ancien langage est mort, ses efforts ont quelque analogie avec le travail de l'archéologue qui exhume des ossements, et là où on le parle encore, il éveille une méfiance qu'il ne parvient pas toujours à dissiper. Un jour, dans un village des Franches-Montagnes, comme je cherchais quelqu'un qui pût me permettre de remplir mes questionnaires, on m'indiqua un vieux bonhomme, du nom de Richard, qui occupait quelque poste dans la magistrature judiciaire. Je courus chez lui, et le dialogue suivant s'engagea :

— C'est vous, monsieur Richard ?

— Ben oui, pourquoi ?

— Eh bien, je viens pour le patois, on m'a dit que vous...

— Comment dites-vous ? pour le patois, pour le patois ?

— Bien sûr, pour le patois, ça vous étonne ? C'est qu'on vient l'étudier avant qu'il ne se perde, vous avez peut-être lu dans les journaux ?...

— Non, non, je n'ai rien lu.

— Eh bien, on veut faire un dictionnaire de tous les mots patois de la Suisse romande.

— A quoi est-ce que ça peut bien servir, ce dictionnaire ? Voyez-vous, le patois, c'est un jargon, ce n'est pas une langue ; on s'est donné tant de peine à abolir ce patois, on nous a défendu de parler patois à l'école, et voilà qu'on veut en faire un dictionnaire ! ça n'a pas le sens commun !

Je lui expliquai qu'on avait raison d'enseigner le bon français à l'école, que d'autre part il était injuste de mépriser le langage populaire, qu'il reflète l'âme du peuple des anciens âges, que son étude complète celle des mœurs et des coutumes en train de disparaître, qu'elle enrichit l'histoire nationale au même titre que les recherches archéologiques, architecturales, artistiques, etc. Mon interlocuteur parut se rendre à mon raisonnement et me promit de se mettre à ma disposition le lendemain matin. A l'heure convenue, je heurtai de nouveau à sa porte. Mais il m'éconduisit le plus poliment qu'il pût : « Je n'ai pas fini ma toilette, et puis j'ai convoqué du monde, et puis je n'y ai pas pensé hier soir. Vraiment, je n'ai pas le temps. » Enfin, pour se défaire plus vite de moi, il me donna l'adresse d'un de ses collègues.

Hélas ! je tombai de Charybde en Scylla. Le collègue était assis à la fenêtre d'une confortable chambre où le soleil pénétrait à flots.

3 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

LES PETITS ÉMIGRANTS

C'ÉTAIT en 1875. De retour du Congrès de la Paix tenu à Lugano, nous venions de traverser le Simplon le bâton à la main et nous arrivions à Saxon, en Valais, ce pays où le gouvernement cantonal conserve encore une institution de jeux qui fait tache aux mœurs de la Suisse.

Il y avait, ma foi, toutes sortes de gens à cette station : les uns à la figure souriante et serrant soigneusement le portefeuille qui venait de se gonfler par la chance ; les autres, cherchant leur dernière pièce pour payer une place de troisième classe et porter ailleurs les chagrins de la déveine. J'en vis même un qui cachait sa figure meurtrie. Était-ce à la suite d'une querelle ou bien l'essai d'un suicide ? Je ne sais. D'ailleurs, cela m'importait peu : un joueur qui se bat, un joueur qui se suicide, sont choses si fréquentes, que, tout en étant regrettables, elles attirent à peine l'attention. — Il y avait aussi de pauvres paysans goûtreux du Haut-Valais venus au marché pour vendre de maigres vaches ; — il y avait encore de riches Anglais transportant leur *spleen* dans la rianté Italie ; puis il y avait des couples qui allaient se jurer fidélité en face des

Comptant déjà sur un agréable et fructueux entretien, j'exposai le but de ma visite. Il me fit comprendre d'un geste qu'il avait l'ouïe dure. Je répétai ma phrase en haussant la voix.

— Du patois ! se mit-il à rugir, du patois, vous voulez du patois pour vous moquer de nous ? Non, non, je n'ai pas le temps.

J'eus beau lui parler du Glossaire, il ne m'écoutait plus. Ayant repris sans cérémonie sa place à la fenêtre, il feignit de se plonger dans une lecture et m'abandonna à mon triste sort.

En le quittant, je traversai la cuisine. Sa femme s'y trouvait. Elle devait assurément savoir le patois ; peut-être serait-elle plus abordable. Je fis une timide démarche. Ah ! bien oui, je fus reçu de belle façon ! La bonne dame n'était pas sourde, et muette encore moins :

— Oui, oui, je sais ce que vous voulez, s'écra-t-elle, vous voulez mettre ça dans les journaux pour que tout le monde se moque de nous !

Et, comme elle se refusa à m'adresser à quelque autre patoisant, je rentrai bredouille, ce jour-là.

Je fus plus heureux, quelque temps plus tard, à Trêlex, dans le canton de Vaud. Un vieillard qui se tenait devant sa maisonnette voulut bien se prêter à mon interrogatoire, à la condition qu'il se fit entre quatre murs : « Pas dehors, vous savez, me dit-il, on se moquerait de moi ». Et, dans son modeste intérieur, il me permit le plus aimablement du monde de faire une riche moisson de notes.

J'ai hâte de dire que, bien souvent et particulièrement dans le canton de Vaud, les philologues qui butinent pour le Glossaire romand reçoivent l'accueil le plus empressé. Sans doute, on rencontre, même en terre vaudoise, des gens dont l'abord vous glace un peu, tel ce doyen d'âge d'une bourgade de la vallée du Rhône, dont le patois s'était si bien rouillé dans sa mémoire que, malgré l'aide de deux femmes, ses voisines, je ne parlais à lui en arracher que quelques mots, et encore chacun d'eux exigeait-il un temps assez long ; et comme, m'armant de patience, je m'excusai des instants que je lui faisais perdre, il fit d'un ton résigné :

— Bien oui, il faut bien prendre aussi le temps pour mourir.

Mais, en général, le Vaudois est tout heureux et même fier de servir la cause du patois, de pouvoir en remontrer à des « messieurs », de s'élever au rang de « professeur de patois ».

Ce n'est pas lui qui vous fera jamais l'injure

montagnes blanches de neige ; — enfin, à travers tout ce monde qui se coudoit, il y avait des commis-voyageurs qui, s'inquiétant peu des joueurs, des paysans, des Anglais et des amoureux, se précipitaient dans les établissements où on fait bonne chère à des prix modérés.

J'aurais volontiers suivi les commis-voyageurs, si je n'avais été attiré par les cris de joie partant d'un train arrivant des bords du Léman. Malgré le règlement, les portières s'étaient ouvertes avant l'arrêt, et une nuée de jeunes et joyeux garçons se répandit dans toute la longueur de la gare. Tous portaient de petits sacs de touristes appropriés à leur âge, et, bien qu'ils semblaient de la même société ou de la même pension, les costumes variaient à l'infini ; chacun d'eux avait pu se laisser aller à sa fantaisie et apporter sa part d'originalité dans l'excursion qu'ils avaient entreprise sous la conduite de leurs professeurs.

C'était plaisir à voir tous ces enfants qui ne s'inquiétaient pas plus de la *rouge* ou de la *noire* de Saxon, qu'ils ne s'épouvaient des déchirures qu'ils allaient se faire en gravissant les rochers. Ils n'avaient d'ailleurs rien oublié, ni le bâton ferré, ni la longue-vue, ni le petit bidon.

A les voir ainsi, je regrettai de n'avoir pas quinze ans et une famille fortunée. Ils étaient heureux, et, en vérité, il eût fallu avoir l'âme bien endurcie pour n'être pas réjoui par leur présence.

J'en étais là de mon admiration, oubliant que

de vous prendre pour un espion, comme cela arrive en France, notamment à la frontière. Je fus contraint, un jour, dans un village savoyard, d'exhiber à un douanier mes formulaires du Glossaire romand. Il les porta à la hauteur de ses yeux, fronça les sourcils et fit d'un air grave : « C'est de l'allemand, ça, n'est-ce pas ? ». Je lui expliquai, le plus honnêtement que je pus, que c'était la forme latine de mots français, ce qui le rassura complètement.

A Thoiry, non loin de Genève, un autre douanier français m'arrêta, parce qu'il m'avait entendu échanger quelques mots avec sa femme. Il se figurait que j'étais venu apprendre le patois de la région pour pouvoir converser avec les indigènes et faire plus aisément mon métier d'espion !

M. Tappolet constate avec chagrin que le patois s'en va grand train, oublié, dédaigné, méprisé.

A L'Auberson près de Ste-Croix, il est sur le point de se perdre tout à fait, comme dans tant d'autres localités. Déjà au commencement du xix^e siècle, il n'y était plus parlé que par les paysans les moins fortunés, à ce point qu'une vieille femme me déclara avoir entendu dire, vers 1820, en faisant allusion à des villageois besogneux : « Ont-ils les moyens de parler français ? »

Dans certains endroits, on ne parle plus patois que lorsqu'on veut n'être pas compris des enfants, des domestiques ou des étrangers. Un collaborateur du Glossaire demandait à une femme du Val-de-Ruz :

— Savez-vous le patois, madame ?

— Pourquoi ? lui répondit-elle, est-ce qu'il y a des oreilles de trop par ici ?

Ailleurs, on fait fi à ce point du patois qu'on n'en use qu'en s'adressant aux animaux. On fait cependant une exception pour les chevaux ; mais avec les bœufs et les vaches, avec les moutons et les chèvres, le patois est bien assez bon. Une institutrice du Jura bernois m'avouait candide : « Il me semble qu'on ne peut pas parler français au chien... »

M. Tappolet termine par des remarques fort intéressantes sur la richesse des patois en jolis tours et en expressions pittoresques. Il montre aussi que l'accent vaudois, neuchâtelois ou genevois découle des intonations de notre ancien parler et qu'il en sera bientôt le dernier vestige.

Une annonce. — Pour cause de deuil, à vendre une belle marmite, à bas prix. S'adresser, etc.

peut-être mes compagnons étaient à ma recherche, lorsqu'un homme, au teint brun et à la figure sévère, vint s'informer à moi de l'heure du départ pour la France.

— Dans quelques minutes, lui répondis-je.

— Alors, je vais les chercher...

— Qui donc ?

— Ceux que j'emmène... Allons ! avancez, cria-t-il d'une voix qui n'avait rien d'agréable.

Et aussitôt je vis arriver une bande d'enfants de dix à douze ans, plus ou moins propres, plus ou moins habillés. Malgré l'injonction de l'homme, ils arrivaient lentement et presque avec crainte ; leur allure était timide ; on eût dit qu'ils redoutaient un piège.

Ceux-là n'avaient point de sacs de touriste, mais seulement un petit paquet sous le bras ; leurs nippes étaient cousues dans de vieilles toiles à paillasson, soutenues elles-mêmes par des pièces d'une autre couleur. Des bonnets de laine brune ou des petits chapeaux sans forme leur servaient de coiffures.

Il n'y avait point à s'y tromper : ces pauvres enfants, à l'air misérable, étaient de ceux qu'on expédie par groupes, en France et ailleurs, pour faire toutes sortes de choses, toutes sortes de métiers. Ceux-ci étaient tirés des villages qui bordent le lac Majeur.

Je me souvins, en effet, que, quelques jours plus tôt, faisant pêdestrement la longue route de Baveno

Soupape de sûreté. — On parlait devant un domestique d'une tentative de suicide, accomplies dans la maison où il sert, et entourée de circonstances assez étranges.

Un vieillard avait voulu s'asphyxier par le charbon; mais, quoique sa tentative remontât à quelques heures, et que toutes les ouvertures de la chambre fussent fermées hermétiquement, du moins en apparence, on avait pu le ramener à la vie.

Chacun émettait son avis, mais on ne trouvait rien de satisfaisant.

— J'y suis ! s'écria tout à coup le domestique rayonnant. Ce brave homme devait avoir à sa chemise quelque trou par où l'air passait.

ON REMIDO QUE FA EFFÉ

CLLIAU que l'arant de que Daniet à Bombardon et Fanchette à Gritten ne s'amavant pas quand bin l'irant dza mariâ du la trâz'an, on arâi pu lau repondre : « Vo z'ein âi meintu ! ». Et vo djoro que sètschuffâvant quemet se l'avant èta oncora boun'ami. Faillai lè vère quand l'étant solet !

Et portant l'avant ti lè dou oquie que lau fasâi mau ào tieu. *Daniet*, sa barba pouâve pas crêtre ; n'avâi pas pî on pâi pè lo mor, pas mè de moustatse désô lo nâ que d'erdzeint dein la catsetta d'on rupian aprî lo bounan ; quant à la *Fanchette*, l'étai bin galéza se on vâo, ma l'ètai asse pliata qu'on lan : po vo deire lo fin mot, sè nènè avant quobliâ de lâi crêtre.

Cein lè bouriâve l'on et l'autre clli commerce. Et portant l'avant tot fè po coudhî avâi : lî, on bocon de moustatse, et l'autra, oquie à beta dein son corset. Mâ, pas moyan ! rein lâi fasâi !

On coup, vaité que mon Daniet va pô Lozenz vè on frâtè po sé fère racliâ on bocon lo mor.

— Vo n'ai pas grand pâi ? lâi fâ dinse lo frâtè.

— Bin su que na, que repond Daniet, quaque felâ tote lè demi-hâore. Voudrî tant avâi 'na galéza barba !

Lâi a rein de pe facilo, que lâi fâ l'autro. Vo liâi-vo que vo baillièyo oquie ? I'è que onna batoille que, se fâ pas effé dein trâi senanne, vu être peindu pè le pî onn'hâora plie hiaut que lè niole. Côte dhî francs, mâ avoué cein vo vindra de la barba asse granta que dâi pâi de quuva de tsevau.

Mon Daniet atiutâve cein, faillai vère ! Li qu'avâi dâi djoûte pliemâie quemet on tsamp de recor pè lo chet. L'ire bin on bocon tchê, l'è veré, ma sarâi tant galé dè plie avoué de la moustatse que, ma fâi, bâille lè duve pîce et preind la batoille.

à Domodossola, j'avais rencontré un homme conduisant deux ou trois enfants, les premiers sans doute qu'il avait ramassés. Mais je crus, — naïf que j'étais, — qu'on les menait en prison !

En attendant le départ des trains qui devaient s'éloigner en sens inverse, les enfants, de conditions si différentes, se trouvèrent donc en présence. Eh bien ! j'avoue que rarement j'ai éprouvé pareille émotion. Portant tour à tour mes regards sur les petits touristes qui répandaient autour d'eux une gaieté sans mélange, et sur les petits émigrants pleins de tristesse, je fus navré du contraste. Les premiers chantaient sans souci de l'avenir et du bonheur, l'âme pleine ; les autres s'en allaient la tête basse et l'air inquiet ; sans doute ils pensaient à la famille qu'il venaient de quitter et qu'ils ne reverraient plus que lorsque, après bien des années, ils auraient pu, sou à sou, économiser un aussi long voyage.

Il y eut surtout un qui me frappa par sa figure affligée ; il se tenait un peu à l'écart des autres ; peut-être pensait-il à reprendre le chemin de la montagne et à retourner chez lui. C'eût été grand tort : il était engagé et bien engagé, et cela par la volonté des parents qui, certes, pourraient cultiver les belles plaines que nous avions parcourues, mais qui préfèrent envoyer leurs enfants à l'aventure dans l'espoir qu'ils reviendront avec le *bas de taine*.

L'heure du départ était venue : le conducteur des petits Piémontais poussa les *siens* dans les voitures, tandis que les alertes touristes sautaient dans

L'étai onna batoilletta quemet lè houiton dâi z'autro iâdzo, iô l'étai écrit oquie, ein chinois, à cein que desâi lo frâtè. Faillai sè lavâ tot lo mor avoué, lè djoûte, lo meinton, désô lo nâ, pertot, dou iâdzo per dzo.

Daniel à Bombardon s'ein va tot benaise, quand tot d'on coup lâi revint on idée et sè re-vire.

— Dite-vâi, monsu, que dit, et po ma fenna vo n'râi rein p'titre ?

— Quemet ! po voutra fenna ?

— Oï, vo sède... n'a pas tant de... l'è asse pliata qu'on lan, n'è pas tant eimménalha.

— Oh ! la, que cha, que i'è oquie, et pu destra ! allâ pî. De l'iguietta que vint asse bin de pè la Chine. N'a qu'à sè frottâ l'estoma avoué assebin dou iâdzo per dzo, et dein trâi senanne se po oncora beta son corset, vu être peindu per lo lottô.

Cô fut bin conteinta. Vo lo laisso à devenâ : la fenna, la Fanchette que sè redzoîve tot plliein de tsandzî de dévantire.

Et du clli dzo, on pouâve pas eintrâ tsi leu sein vère Daniet dein on carro dau pâilo que s'embroulâve lè djoûte avoué l'igui de sa batoille, et Fanchette, d'on autre côté, que sè frottâ l'estoma avoué la sinna.

Trâi senanne aprî... (eh ! mon Dieu ! laissi mè vâi mè rappelâ on bocon cein que l'è arrêvâ !... ah ! lâi su ora !) trâi senanne aprî, dzo por dzo, Fanchette l'avâi l'estoma asse pliata que dèvant, ma tota creverte de pâi quemet dâi sie de caion. Daniet, pas on pâi dè plie pè la frimousse que l'avâi, seulameint lâi étai vegrâ ai djoûte duve puchete bougne avoué, ào mâtet, oquie que met on dâ à câdore.

Daniel et la Fanchette s'irant trompâ et l'avant crâisi lau batoille.

MARC à LOUIS.

Un front singulier. — Un journal narrat, il y a une quinzaine, un accident de bicyclette survenu dans les environs d'Aubonne :

« M. R., disait-il, a eu des contusions à la poitrine et du vernis enlevé au front ; à part cela, il ne se ressent pas trop de sa chute. »

Puisque vernis il y a, on peut dire que le chroniqueur en avait lui-même une singulière couche.

les compartiments qui leur étaient réservés. Les deux trains prirent chacun leur direction, et moi je demeurai tout pensif jusqu'à ce qu'un ami vint me frapper sur l'épaule en me reprochant d'être resté là à ne rien faire quand il y avait si belle société à voir dans cette ville de jeux et de plaisir.

Depuis, j'ai à peu près oublié les reproches de mon ami. Mais je n'ai pas oublié l'impression que me causa la petite scène que j'ai essayé de décrire.

J.-J. BLANC.

Aubergines au gratin.

6 personnes.

35 minutes.

Faites blondir avec beurre et huile un gros oignon et 3 échalotes hachées, ajoutez 125 grammes de champignons hachés et pressés, une pincée de sel, une prise de poivre, un peu de muscade, et remuez à feu vif pendant 5 à 6 minutes. Complétez avec une cuillerée de sauce brune épaisse, 3 cuillerées de mie de pain fraîche et une forte pincée de persil haché. D'autre part, partagez en deux dans la longueur 3 aubergines moyennes, bien fraîches, incisez profondément la chair avec la pointe d'un petit couteau, faites frire ces demi-aubergines, puis retirez la chair, hachez-la et mélangez-la dans la composition de champignons ; finissez celle-ci avec 5 gouttes d'Arome Maggi.

Remplissez les écorces d'aubergines avec cette

préparation, rangez-les sur un plat beurré, saupoudrez la surface de chapelure, arrosez d'huile et faites gratiner à four très chaud.

(*La salle à manger de Paris.*)

LOUIS TRONGET.

La gloire ou la vie d'un cigare.

Il est brillant ; il sort de cette île embaumée, Reine des mers et jardin du soleil. L'azur colore sa fumée, Son premier tison est vermeil. Il lance à la nue Un sillon bleu : Tout diminue, Tabac et feu : Songe illusoire Aérien. Gloire, Rien !

Profession idéale. — Deux amis discutaient du choix d'une vocation.

— Ah ! dit l'un, c'est une décision très importante, et bien souvent on ne prend pas la bonne.

— Je te crois. Eh bien ! moi, j'suis pas tant difficile ; je ne vais pas chercher de midi à quatorze heures. Je voudrais être régent en été et capitaine de bateau à vapeur en hiver.

Les bons principes. — M^{me} R. a engagé une nourrice. Celle-ci est une catholique très dévote.

Le premier vendredi, l'enfant ne cessant de crier, la mère s'étonna que la nourrice ne lui donnât pas le sein.

— Mais il a soif, dit-elle, et vous ne lui donnez pas à teter !

La nourrice répondit avec simplicité :

— Jamais le vendredi !

— Comment !

— Madame, on ne saurait habituer de trop bonne heure les enfants aux jeûnes prescrits par l'Eglise.

La semaine-attractions. — Demain, dimanche, en matinée, le *Théâtre* nous donnera *Le Juif errant*, d'Eugène Sue, un drame très populaire et dont le succès triomphal des années. Le soir, à 8 heures, spectacle extraordinaire, dernière du *Voleur*, de Bernstein, une pièce à voir, et *Le premier mari de France*, un vaudeville où l'on rit à se tordre. Mardi et jeudi prochains, deuxième et troisième des *Bouffons*, le délicieux conte en vers de Zamaçois.

Au *Kursaal*, qui ne désemplit pas, les attractions les plus sensationnelles se disputent le programme. C'est d'abord « Merci-Prinetti », le célèbre magicien-illusioniste, sur son départ ; sa « Chambre verte » ébahit jeunes et vieux. Puis, c'est toute une série de débuts : ombromanes à quatre mains, jongleurs comiques, clowns parodistes excentriques, athlètes, homme et femme, de première force, etc. ; le Cinéma-Pathé avec des vues nouvelles, et une comédie : « Seul !... enfin !... ». Demain, matinée.

Mais ce n'est pas tout. Au *Théâtre du Peuple*, il y aura, demain aussi, matinée et soirée. Et quel programme ! « Le Duel », de Lavedan, et « L'Article 330, de Courteline. Ce seront les dernières représentations de l'année.

Enfin, les mercredi 20 et vendredi 22 courant, au Théâtre, *La Muse* nous donnera « Les Oberlé », de M. Edmond Harancourt, pièce tirée du roman de René Bazin et dont la représentation fut d'abord interdite à Paris, pour des considérations d'ordre international. Elle sera fort bien montée.

Une erreur. — Nos lecteurs auront corrigé d'eux-mêmes une erreur commise dans le numéro et la date de nos deux derniers numéros. Tout est aujourd'hui remis au point.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.